

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 3

Artikel: Les causeries du Messenger de Belmont
Autor: Passereau, Marguerite
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179305>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sarrasins ; Eudes, duc d'Aquitaine, les battit sous les murs de Toulouse ; ce ne fut pas sans peine qu'Abd-al-Rahman put reconduire en Espagne les restes de l'armée d'Alsamah, vaincu et tué dans cette rencontre.

En 724, Ambissa, gouverneur d'Espagne, traversa les Pyrénées, prit Carcassonne ainsi que Nîmes, et emporta un butin considérable ; sa mort, arrivée l'année suivante, n'empêcha point le vent de l'Islamisme de souffler de tous les côtés sur les pays chrétiens : « Dieu, dit un auteur musulman, avait jeté la terreur dans le cœur des infidèles, si quelqu'un d'eux se présentait, c'était pour crier grâce et merci. » L'espace nous manque pour mentionner seulement tous les lieux qui furent saccagés à cette époque.

(La suite au prochain numéro.)

(Reproduction interdite.) John BLAVIGNAC.

On lit dans le *Messenger des Alpes* :

Le 2 janvier, la Société des *Nègres blancs*, de Vevey, au nombre de 180 figurants, a donné dans nos rues une représentation au bénéfice de l'infirmerie.

Leur excellente réputation avait attiré une foule considérable et qui a été pleinement satisfaite. C'est qu'ils sont charmants ces Indiens cuivrés, ces nègres d'Afrique et ces albinos ; et notez qu'ils avaient avec eux l'excellente musique de Vevey, dont tous les membres portaient le costume d'armailles fribourgeoises.

Le *Chant des Nègres blancs*, que nous donnons ci-après, paroles de Ph. Corsat, musique de M. Maillard, chanté par les figurants et accompagné par la musique dirigée par le compositeur lui-même, était bien exécuté et d'un effet remarquable.

Le ballet des fariniers et des ramoneurs est délicieux.

A Bex, les *Nègres blancs* ont été reçus à la gare par le corps des cadets, et salués à leur passage par des détonations de mortiers. Le produit de la quête a été affecté à la bourse des pauvres bourgeois.

Chant des Nègres blancs.

Chœur.

Travailleurs de l'humanité,
Blancs et noirs, devant Dieu, tous frères,
Secourons de saintes misères,
Dans nos jours de fraternité :
Le bonheur, c'est la charité,
Le bonheur, c'est la liberté.

Couplets.

Amis, par nos chants d'avenir,
Saluons la nouvelle année.
Dans les tonneaux de son aînée,
Noyons tout sombre souvenir.

De son amour, de ses bienfaits,
De ses trésors, chantons la gloire ;
Et que Bacchus nous laisse boire
Tous les vieux vins, libres, en paix.

Ramoneur, que vois-tu venir,
Toi qui des toits vois dans la plaine ?
— Les travailleurs briser leur chaîne
Pour être libres, tous s'unir.

Et toi meunier, de ton moulin
Qui doit moudre pour tout le monde,
Quand la misère vagabonde
Aura-t-elle un gîte et du pain ?

— Cela viendra dès que l'amour,
Du monde bannira la guerre ;
Du travail, quand le prolétaire,
Au droit de vivre aura son tour.

De ces jours de félicité,
En attendant la douce aurore,
Aux malheureux donnons encore
Le baume de l'humanité.

Le Meunier.

Avec honneur, je suis meunier,
Mon moulin va jours et dimanches,
Et quoi qu'on dise du métier,
De tout larcin j'ai les mains blanches ;
Riches fermiers, après moissons,
Au pauvre enfant de la chaumine
Laissez glaner, car nous savons
Combien vous avez de farine.

Le Ramoneur.

Du bas en haut, du haut en bas,
Dans mon métier, moi je ramone,
Tout machuré, l'on ne voit pas
Les qualités de ma personne.
Riches, pour tous les malheureux,
Etrennez la nouvelle année,
Car je connais tous les heureux
Qui se font sous la cheminée.

Les causeries du Messenger de Belmont.

MARGUERITE PASSEREAU,

et ce que les cloches de Lausanne lui disaient.

(Suite.)

Marguerite aimait beaucoup causer avec le vieux soldat de l'Empire ; son air martial et plein de franchise avait gagné depuis longtemps les bonnes grâces de la belle laitière, comme le messager ne manquait jamais de l'appeler ; car tout militaire français est poli par caractère et galant par habitude.

— Ah ! quelle bonne aubaine, lui dit-il après l'avoir saluée poliment, moi qui croyais déjà être obligé de m'en retourner tout seul, me voilà maintenant favorisé par le sort ; la plus belle femme de Chailly me tiendra compagnie.

— Taisez-vous, lui dit Marguerite, ce sont des compliments qui ne sont plus à mon adresse ; il y en a d'autres qui les méritent maintenant mieux que moi.

— Ah ! ça ! ma belle voisine, quelle mouche vous pique donc ? Vous avez la mine toute rêveuse, et si je ne savais pas que la mort de votre mari vous afflige toujours, je ne saurais m'expliquer l'ennui qui change ainsi votre charmant visage. Mais croyez-moi, une veuve encore jeune et jolie comme vous devrait laisser reposer les morts et se tourner vers les vivants. Voilà trois mois que votre année de deuil est écoulée, et, ma foi ! je sais bien, à votre place, ce que je ferais.

— Et que feriez-vous donc, Jean-Daniel ? dit Marguerite, très-contente de la tournure que prenait l'entretien, bien aise quelle était de connaître l'opinion du public sur la démarche qu'elle allait faire, opinion bien caractérisée par le messager, qui se trouvait en contact avec tant de personnes.

— Ce que je ferais, lui répondit vivement Jean-Daniel, je ne laisserais pas arriver la fête de St-Martin sans avoir pris nouveau mari.

— C'est ce que je ferai, dit Marguerite, en baissant les yeux, quelque soit la répugnance que j'éprouve ; je ne suis plus jeune, et je vois clair dans tout cela, je ne peux pas rester seule ; mais pour l'amour de Dieu, dites-moi quel est celui que je dois prendre ?

— A coup sûr, repartit le messager en riant, ce n'est pas moi

que je vous proposerais, quelque soit l'envie que j'en puisse avoir, malgré ma jambe de bois; mais à Chailly et Belmont, il y a assez d'épouseurs qui ne demandent pas mieux que d'être l'objet de votre choix.

Marguerite n'osait pas avouer au messenger ses plus secrets désirs, de peur de s'exposer à quelque blâme; et Jean-Daniel, qui connaissait déjà ses intentions, était trop prudent pour s'avancer plus qu'il ne fallait.

— Ecoutez, continua-t-il, je connais un moyen infallible qui a souvent réussi, libre à vous d'en faire usage: tenez, ma chère voisine, à votre place j'écouterai ce que les cloches de Lausanne disent et je suivrais leurs conseils!

— Les cloches de Lausanne? dit Marguerite, avec surprise. Que voulez-vous dire? Vous plaisantez sans doute?

— Que Dieu m'en préserve! cette affaire est trop sérieuse pour que je puisse me permettre une plaisanterie, ajouta le messenger d'un air tout-à-fait sérieux; ne vous a-t-on jamais raconté ce qui est arrivé à *Madelon de Montbovon*?

— Je n'ai jamais entendu parler d'elle, autant que je m'en souviens, racontez-moi donc cela, cela m'intéresse vivement.

Le messenger ne se fit pas prier deux fois, et raconta à Marguerite l'histoire suivante:

Madelon était une jeune mariée de Montbovon, vaste paroisse fribourgeoise du décanat de Gruyères, située à trois lieues du fameux château du comte Michel et à six lieues de Vevey, quand on passe par le Col de Jaman. Son mari se trouvait souvent absent, retenu dans les montagnes par les soins que réclamaient l'estivage de ses vaches, la fabrication du fromage de Gruyères et son commerce de bois, et la jeune femme s'ennuyait beaucoup de se voir condamnée, pendant les plus jolis mois de l'année, au sort de *veuve de paille*, comme disent les Allemands. Si elle avait eu des enfants, elle aurait pu se consoler encore, ou du moins elle aurait eu de quoi occuper ses loisirs, mais malheureusement elle se trouvait dans la même position que vous, ma belle voisine, le ciel lui avait refusé cette bénédiction. Son époux, beaucoup plus âgé qu'elle, n'était pas d'humeur à la dédommager pendant l'hiver, et d'ailleurs son commerce de bois absorbait tellement son attention qu'il ne semblait pas remarquer les soupirs de sa chère moitié, ou s'il les remarquait, ils n'avaient d'autre effet sur lui que celui de le faire grommeler.

Madelon s'en plaignait un jour à une de ses voisines et celle-ci lui conseilla de faire un pèlerinage à *Notre Dame du Lac*, et de se confesser aux révérends pères chanoines de la cathédrale de Lausanne. Ce que je vous dis là se passait à l'époque où le trésor de la cathédrale de Lausanne ne se trouvait pas encore sous les pattes de l'ours. La jeune femme, n'étant pas retenue par les soins de son ménage, profita de l'absence de son mari pour faire ce bienheureux pèlerinage, et elle n'eut pas lieu de s'en repentir. Le pieux chanoine auquel elle se confessa, la consola de son mieux et poussa même sa bonté jusqu'à l'inviter à lui rendre visite avant de partir, pour venir chercher l'image de *Notre Dame du Lac* qu'il voulait lui donner comme souvenir de son pèlerinage. En la congédiant d'une manière très-affectueuse, il lui donna précisément le conseil que je vous ai donné, c'est-à-dire celui d'écouter ce que les cloches de Lausanne lui diraient en partant.

Le surlendemain de cet entretien confidentiel, *Madelon* partit pour retourner dans ses foyers solitaires, et la légende dit qu'entre Lausanne et Belmont, elle entendit les cloches de Lausanne qui sonnaient à toute volée pour annoncer la fin d'une neuvaine. Son cœur battait grandement, lorsqu'elle crut distinguer les paroles d'une prédiction mystérieuse; il lui semblait que les cloches lui tintaient: « *Madelon de Montbovon, tous les ans un nourrisson! Madelon! attention! tous les ans un nourrisson!* »

Marguerite avait eu jusque là assez de patience pour ne pas interrompre le bon messenger dans sa narration intéressante; mais en entendant ce présage singulier, elle ne put plus maîtriser son impatience; elle rompit brusquement le silence et dit à Jean-Daniel:

— C'est surprenant, je vous avoue que jamais je n'ai entendu raconter quelque chose d'aussi touchant. Tenez, mon cher voisin, cela me donne presque la chair de poule. Mais dites-moi, est-ce bien vrai tout ce que me racontez là?

— Si c'est vrai? lui répondit le messenger d'un air solennel,

pour qui me prenez-vous donc? Jean-Daniel n'a pas l'habitude de mentir; d'ailleurs les légendes catholiques sont aussi véridiques que les traités religieux, et si elles ne le sont pas, je m'en lave les mains. Tant pis pour ceux qui les écrivent!

— Continuez, dit Marguerite après quelques moments de silence, car je ne pense pas que votre histoire soit terminée, et je suis bien curieuse de savoir le reste.

Le messenger, qui connaissait très-bien le secret de piquer la curiosité et qui voyait l'intérêt que Marguerite prenait à son conte, continua son récit:

— *Madelon*, dit-il, fortifiée dans sa foi par son pieux pèlerinage, et consolée d'une manière si miraculeuse par les bonnes cloches de Lausanne, arriva bien tard à Montbovon, et le lendemain matin, elle n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez sa bonne amie et sa voisine, pour la remercier de ses bons conseils et lui raconter toutes les belles choses qu'elle avait vues à Lausanne. L'année suivante, la prédiction des cloches de la cathédrale se réalisa; son mariage fut béni, elle eut un beau garçon auquel elle donna le nom du révérend chanoine qui l'avait confessée et rendue si heureuse par ses pieux conseils. Son mari ne s'opposa pas à l'accomplissement de ce vœu; c'était une dette de reconnaissance qu'il fallait payer.

A dater du pèlerinage, la bénédiction du ciel ne fit qu'augmenter pour la maison du père de Montbovon. Tous les ans *Madelon* ne manqua pas de réjouir, ou, pour mieux dire, de surprendre son mari par la naissance d'un jeune berger ou d'une jeune bergère; et à chaque baptême, la voisine, qui était devenue marraine du premier-né, ne manqua pas non plus de raconter la prédiction des cloches, en imitant leurs sons: *Madelon, attention! tous les ans un nourrisson!*

— Et puis, c'est tout? demanda Marguerite, semblable aux enfants auxquels on raconte une de ces charmantes légendes de Perrault; votre récit ne me semble pas achevé, vous l'abrégez, je ne sais pourquoi.

— Ma foi non, reprit le messenger en riant, les hommes revêtus d'un emploi comme le mien n'ont pas l'habitude de raccourcir leurs récits; ils font justement le contraire. N'êtes-vous pas de mon opinion? La langue d'un messenger ressemble beaucoup au battant d'une cloche qui continue à frapper et à tinter, quand la sonnerie a déjà cessé. Tenez, je vais vous en fournir la preuve, j'ai oublié de vous dire que *Madelon* ne manqua pas de faire de temps en temps un nouveau pèlerinage à *Notre Dame du Lac*, et il est inutile d'ajouter qu'elle n'oublia pas non plus d'aller trouver le chanoine pour lui porter chaque fois comme cadeau un magnifique fromage de Gruyère. C'était une dette de reconnaissance, comme je l'ai déjà dit.

— Oh! dit Marguerite, c'est une légende catholique bonne pour les Fribourgeois; mais nos campagnards d'aujourd'hui ne sont pas assez crédules pour écouter ce que les cloches leur disent.

— Vous avez raison, si vous entendez par là qu'ils n'obéissent pas à leur appel et qu'ils négligent souvent de se rendre au service divin; mais vous vous trompez si vous croyez que les cloches ne peuvent plus rien prédire aux protestants. On prétend même que les cloches de Lausanne n'ont jamais perdu cette précieuse qualité; tout comme les rois de France, y compris même l'empereur, conservent celle de guérir les écrouelles, en les touchant de leurs mains. Essayez plutôt vous-même, au lieu de jouer à l'incrédule. Il est près de six heures, dans peu de moments les cloches de Lausanne sonneront pour annoncer la fête de demain. Prêtez votre oreille, et je suis convaincu que vous finirez par distinguer quelques paroles.

A ces mots, le messenger de Belmont et sa compagne étaient arrivés à l'endroit où il fallait se séparer; Jean-Daniel quitta Marguerite pour prendre le chemin montueux de Belmont, et Marguerite, tournant à gauche, se dirigea vers sa campagne, dont le valet Jean l'attendait au clédar.

F. N.

Nota. Nous donnerons la fin de cette causerie dans le prochain numéro. D'autres causeries seront publiées ensuite sous le même titre: *Le Messenger de Belmont.*

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN, PLACE DE LA PALUD, 21.